



Jean-Claude Romand. Le samedi, il assassine sa femme et ses enfants avant de faire subir le même sort, l'après-midi, à ses parents. Le dimanche, après avoir pris des barbituriques, il met le feu à sa maison (ci-contre).

mais très aimé, et, de l'avis de tous, très aimant, très aimable. Très bon élève aussi, la fierté de ses parents, qui se réjouissent de le voir devenir docteur. Il a depuis peu une histoire, sage et fervente, avec une lointaine cousine, Florence, étudiante en médecine elle aussi : une belle fille, une fille bien ; leur avenir est tracé. Seul accident de parcours : il a raté ses examens en juin, mais il lui manque seulement trois points pour être admis à la session de septembre.

C'est alors qu'il tombe dans l'escalier. Fracture du poignet. Acte manqué ou non, qui pourra jamais le dire ? En tout cas, il ne va pas passer l'examen. Il aurait pu, cela se fait, obtenir de dicter ses réponses ; il ne le demande pas. Au moment des

résultats, par peur peut-être de décevoir ses parents et Florence, il dit qu'il a réussi, ce dont on se réjouit sans s'étonner. Mensonge véniel, puéril, dont il ne sait pas qu'il scelle son destin et celui des siens : de ses parents bien-aimés, de sa future femme, de leurs enfants pas encore nés.

A partir de quel moment est-il devenu pour lui impossible de revenir en arrière ? On ne sait pas ; tout ce qu'on sait, c'est qu'il n'a pas pu. Et désormais sa vie commence à se dérouler sur deux plans, fiction que tout le monde prend pour la réalité et réalité qui n'est réelle pour personne, pas même pour lui.

Il poursuit donc de brillantes études, tout en se réinscrivant huit ans de suite en seconde année. Il annonce son succès à des examens qu'il ne passe pas, et personne tout au long de ces années ne se doute de rien, ne songe à rechercher son nom sur les listes d'admission. Il bâche, d'ailleurs, assiste aux cours, fréquente la bibliothèque universitaire. Florence – qui, de son côté, a raté médecine et s'est sans trop de regret rabattue sur la pharmacie – lui fait réviser son concours d'internat. Il n'en dit

rien, car en plus il est très modeste, mais tout le monde, Dieu sait comment, croit dur comme fer qu'il y est reçu cinquième.

En 1980, Florence et lui se marient (cela, c'est vrai) et il accepte un poste de chercheur à l'OMS (cela, c'est faux). Pour être plus près de Genève, où il travaillera désormais, le couple s'installe à Ferney-Voltaire et trouve rapidement sa place dans la communauté de fonctionnaires internationaux qui peuplent cette région frontalière. Ils fréquentent beaucoup de médecins, de chercheurs. Deux enfants naissent, Caroline en 1985, Antoine en 1987. Ce seront de beaux enfants, sains et joyeux, très sociables. La famille est unanimement appréciée. On trouve qu'ils se complètent harmonieusement, Florence et lui : elle, grande et belle, sportive, extravertie, toujours gaie, rigolote même, et en même temps d'une droiture exemplaire ; lui plus en retrait, calme et réservé, mais sans morgue ; au contraire, on lui sait gré de sa discrétion : il ne la ramène pas alors qu'il pourrait, car, scientifiquement, c'est une tête, il a d'énormes responsabilités, il dîne avec Laurent Fabius, avec Bernard Kouchner, il est question qu'il soit bientôt nommé directeur de l'Inserm – et encore une fois, ce n'est pas lui qui le dit, ce n'est pas son genre, mais cela se sait... Au physique, c'est un homme de haute taille, assez fort, le front légèrement dégarni, avec de beaux yeux gris bleu et un sourire très doux, qui inspire merveilleusement confiance.

La vie professionnelle de Romand était un trompe-l'œil, mais sa vie familiale, non. Tout porte à croire que sa femme et ses enfants ont vécu heureux avec lui, qu'il les aimait et qu'ils l'aimaient tendrement, que cette douceur et cette délicatesse qui ont frappé tout le monde n'étaient pas une parade à l'intention des visiteurs. Leur maison était une maison ouverte, il n'y avait pas de placard de Barbe-Bleue. Cette transparence rend d'autant plus stupéfiant le fait que Florence, année après année, ne se soit doutée de rien, n'ait jamais eu l'idée d'aller le chercher un jour à son bureau, ait admis son silence concernant son travail, ses allées et venues incontrôlables, ses horaires irréguliers au point d'en plaisanter innocemment et de dire devant tout le monde qu'elle finirait par apprendre qu'il était un espion du KGB. Et lui, entendant cela, souriait avec indulgence, lui prenait affectueusement la main, et les amis présents s'émerveillaient de leur entente.

Mais alors, que faisait-il de ses journées ? Une fois les enfants déposés à l'école, à quoi occupait-il ces heures vides, sans témoins, sans rôle à tenir, ces heures où il n'était plus rien ? Eh bien, à lire dans son bureau – pardon, dans sa voiture, qui lui tenait lieu de bureau. Il lisait énormément : toute la presse d'abord, des ouvrages scientifiques pour se tenir au courant, et puis de la philosophie, de la théologie. Au bac de philo, à 16 ans, il avait eu pour sujet : « Qu'est-ce que la vérité ? », et la question continuait à le travailler. Selon l'humeur, il traînait à Genève, à Lyon, ou bien allait marcher dans les bois du Jura, le pays de son enfance. Quelquefois, il s'offrait un salon de massage : c'étaient ses seuls contacts humains, dans ces journées de solitude absolue. Le soir il regagnait ce qui était devenu pour lui la vraie vie, la vie où il était le docteur Jean-Claude Romand. C'est l'autre vie, alors, la vie clandestine, qui lui faisait l'effet d'un rêve.

Et l'argent ? Pendant ses études, ses parents l'avaient entretenu, lui avaient acheté un appartement à Lyon, mais ensuite ? Ensuite, on en revient à la confiance qu'il inspirait. Depuis son entrée à l'OMS, on savait dans sa famille et sa belle-famille